

collectives. Outre les délits liés au droit de séjour des étrangers, type de délit largement surreprésenté dans cette procédure, ils ou elles sont plus retenu(e)s pour des délits liés aux stupéfiants et aux délits de circulation. Là où la police est «pro-active» pour satisfaire sa politique du chiffre. Là où les associations et la LDH dénoncent les contrôles aux faciès.

Il est intéressant alors de voir la manière dont le casier judiciaire (pièce maîtresse dans l'appréciation des magistrats) se construit de manière très rapide, sur deux à trois années, par l'accumulation de délits successifs. Le casier devient alors un marqueur social fort. Et à casier égal, pour plus de trois condamnations, les hommes «d'apparence maghrébine» ou «d'apparence noire» ont plus de probabilité d'aller directement en prison.

De toute manière, même si, d'après les avocats, des changements ont eu lieu à Toulouse suite à l'arrivée de nouveaux et nouvelles magistrats, «*les comparutions immédiates, c'est la prison. D'abord la prison...*», comme le signifiait un magistrat interrogé. Ce que les chiffres viennent largement confirmer, 63% des prévenus sont condamnés à de la prison ferme, assortie ou non de sursis, et 57% partent directement en prison sous mandat de dépôt. Et ce dans un délai très bref, puisqu'une affaire est traitée en moyenne en trente-six minutes, délibéré compris. Nous avons constaté que pour chaque minute de délibéré, un mois de prison ferme est distribué.

Un autre point intéressant de notre étude est venu de la comparaison avec les résultats de Lyon : population, types de délits, échelles des peines... La plupart des éléments sont similaires. Cela montre, à n'en point douter, un «effet système» qui dépasse les principes d'individualisation des peines, de prise en compte des diversités, des *habitus* des magistrats... ●

Modernité et humanisation

Mettre ses pas dans l'avènement de la modernité permet de mieux appréhender ses deux visages : l'un d'humanisation, l'autre de déshumanisation. La terre et ses habitants n'auraient-ils pas besoin d'un encadrement, par le droit, de la production proliférante qui caractérise notre civilisation ?

Alain BONDEELLE, membre du Comité central et du groupe de travail Développement durable et environnement de la LDH

Après l'université d'automne de 2009 sur le thème de l'environnement, un groupe de travail de la LDH s'est posé cette question : un développement indéfini est-il soutenable dans un environnement limité ? Et d'ailleurs, les progrès des modes de vie garantissent-ils nécessairement l'humanisation de l'espèce humaine ? En s'interrogeant sur la genèse et l'amplification de la science moderne à partir de 1600, il sera possible de comprendre pourquoi un développement quantitatif, sans cesse accéléré, a pu faire oublier que la Terre, la biosphère et leurs ressources étaient très limitées. A quelles conditions l'espèce humaine peut-elle alors poursuivre ses projets ?

Depuis la nuit des temps, et jusqu'au XV^e siècle, le monde est compartimenté. L'action des êtres humains demeure limitée, même si certaines œuvres colossales (pyramides, temples, cathédrales médiévales) illustrent leurs exploits techniques, mis en œuvre pour honorer l'au-delà et les dieux.

A partir du XV^e siècle, les horizons s'élargissent et le monde tend à s'unifier grâce aux explorations et au progrès des connaissances : Montaigne constate ou parie que

tous les êtres humains partagent partout «l'humaine condition». Au début du XVII^e siècle, grâce à Galilée qui reprend les observations de Copernic, une première unification entre le macrocosme et le microcosme peut être élaborée. Des observations astronomiques plus précises conduisent à l'abandon du géocentrisme, hérité de l'Antiquité, au profit de l'héliocentrisme. Et l'étude de la chute des corps, puis de la pression atmosphérique suggère qu'une même loi de la gravitation englobe tous ces phénomènes et en rend compte ; ce que Newton parviendra à formuler à la fin du siècle.

Le temps des percées technologiques

Pour maîtriser leurs recherches, les savants sont amenés à isoler, dans les phénomènes étudiés, un seul facteur déterminant, avec une cause, un effet, les autres facteurs étant tenus pour négligeables. Grâce à cette méthode, l'espèce humaine a pu passer du récit légendaire et de la tradition à une science du réel pertinente et efficace : les techniques nées de la science nouvelle donnent aux hommes la puissance d'intervenir sur la nature.

Le langage mathématique a l'intérêt de s'imposer universelle-

ment. Ainsi Kepler propose, pour la planète Mars, une trajectoire elliptique plus conforme aux observations que la trajectoire circulaire. De même, Spinoza entend « démontrer » son *Ethique* en géomètre. Le modèle mécanique inspire même la vision politique : ainsi Hobbes, auteur du *Léviathan*, décrit le système des Etats souverains dont seule la puissance, à l'exemple de la masse des planètes, détermine la hiérarchie (comme l'a noté Bertrand Badie). Malgré les résistances de l'Eglise catholique attachée à l'autorité du récit créationniste, le monde est dès lors désenchanté. Pascal distingue désormais deux ordres : l'ordre divin, pour lequel il parie comme croyant, sans négliger pour autant l'ordre du monde, celui de la physique et du calcul, domaines où il excelle comme savant.

L'obligation faite par l'Eglise à Galilée de renoncer à l'héliocentrisme reste sans effet pratique : les êtres humains inventent, fabriquent, reproduisent, améliorent lunette astronomique, microscope et balance. Certaines innovations sont applicables à l'industrie : ainsi, à partir de la marmite de Papin, la première pompe à feu, puis les machines à vapeur entraînant les premiers métiers à tisser, avant de mouvoir vers 1780 les premiers navires à vapeur.

Tout se passe symboliquement comme si le titan Prométhée, en révélant aux êtres humains la connaissance et l'écriture, démultipliée par l'imprimerie, puis en leur confiant le feu dérobé à la forge d'Héphaïstos, les avait placés hors d'atteinte de la toute-puissance divine. Sont-ils pour autant devenus « *comme des dieux* », comme le leur promettait le serpent de la Genèse, seuls « *maîtres et possesseurs de la nature* », selon la formule de Descartes ? Ou bien, soumis dès lors aux lois de la science, de la technique, bientôt du profit, ont-ils seulement, avec l'illusion de

Quels que soient l'idéologie ou le régime politique, cette technologie mécanique, toujours plus productive et plus rentable à court terme, traite la nature, sinon les hommes eux-mêmes, comme un stock inerte de « choses » à utiliser ; et la nature comme un réceptacle de déchets.

(1) Comme l'ont été, dès le début de la modernité, les territoires que l'Occident a décrété « vierges » et peuplés de « primitifs » pour se les attribuer, afin de les « civiliser » en les colonisant, ce qui a entraîné une ruine durable pour une grande partie d'entre eux.

l'appropriation de la puissance, changé de maître ?

La percée technologique a entraîné un progrès général. L'histoire, aussi, s'affranchit des cycles répétitifs et est orientée vers un déroulement du temps linéaire productif et amplificateur. Mais l'endroit du progrès recouvre un envers redoutable de « chosification » de la nature, du monde et des hommes afin de les dominer. Et, comme sur l'anneau de Möbius, on passe continûment de l'endroit à l'envers.

« Chosification » de la nature et des hommes

Le progrès englobe à la fois la possibilité d'une sortie de la misère par la prospérité, les droits à l'individuation pour construire la liberté, la marche vers le partage de la souveraineté par le partage des savoirs, pour donner corps à l'égalité. A partir de l'Indépendance américaine de 1776 ou de la Révolution française de 1789, la souveraineté est dévolue au peuple, à la démocratie fondée sur la loi, le droit et les droits. L'Etat démocratique républicain a pour première fonction de garantir ces droits et d'étendre la prospérité par la solidarité. Cette vision lyrique est celle de Condorcet dans son *Esquisse des progrès indéfinis de l'humanité*. C'est plutôt un acte de foi qu'un constat. Alors que, proscrit par l'Etat même qu'il avait contribué à édifier, qu'il voulait rationnel et exigeant, mais aussi humain et mesuré, il le voit basculer dans la démesure et la violence.

En effet, la modernité revêt simultanément le visage de la démesure : la compétition déchaînée entre les Etats pour l'hégémonie, l'exercice du pouvoir poussé jusqu'au totalitarisme, l'exploitation sans règle des ressources et des hommes. A partir de la Révolution et jusqu'en 1945 au moins, date à laquelle il apparaît indispensable de brider la souveraineté et ses excès par un droit et des tribunaux internatio-

naux, les moyens de l'industrie et la conscription ont donné aux guerres un caractère de plus en plus meurtrier et généralisé, au prix de dizaines de millions de morts militaires ou civils, exterminés parfois « industriellement », comme à Hiroshima ou à Auschwitz.

Quels que soient l'idéologie ou le régime politique, cette technologie mécanique, toujours plus productive et plus rentable à court terme, traite la nature, sinon les hommes eux-mêmes, comme un stock inerte de « choses » à utiliser ; et la nature comme un réceptacle de déchets, d'autant plus indispensable que les machines qui démultiplient la puissance sont de rendement très faible, donc gaspilleuses à outrance des ressources. Quand la vague de l'industrialisation se retire, les territoires abandonnés sont dévastés, plus encore humainement que physiquement⁽¹⁾.

L'interconnexion des étapes de la science

En instaurant la domination de l'Occident sur le monde et l'espèce humaine, la civilisation occidentale a tiré sur la nature de gigantesques emprunts forcés de matières qu'elle ne pourra ni rembourser ni restaurer. Elle s'est surendettée en repoussant à plus tard le moment où la facture lui sera présentée. Or, ce moment arrive : chacun sait que l'extrapolation du mode de vie occidental aux sept milliards d'êtres humains de la planète, à supposer qu'elle soit possible, entraînerait l'anéantissement de l'espèce humaine tout entière. Ne nous serions-nous rapprochés que pour disparaître ?

A partir des observations de Harvey sur la circulation sanguine, de la description des espèces et de leur classification avec Buffon et Linné, de la mise en évidence de l'importance de l'oxygénation dans le processus vital avec Lavoisier, puis des interrogations



*Loin de renier
la modernité
ou les Lumières,
il s'agit
de réinscrire
les projets
humains dans
les limites étroites
inextensibles
de la Terre
et de la biosphère,
et donc réduire
leur inflation
galopante,
pour survivre
tout simplement.*

sur l'évolution avec Lamarck, et enfin de l'hypothèse évolutionniste de Darwin, qui creuse en arrière le temps sur des milliards d'années et devient la matrice de toutes les sciences biologiques et médicales depuis la parution de *L'Origine des espèces* en 1860, un second état proprement biologique de la science s'est construit, renvoyant le récit créationniste à ce qu'il est, un récit symbolique des origines.

Un « modèle machinique » à dépasser

La médecine expérimentale de Claude Bernard et de Pasteur a commencé à faire reculer la

mortalité. La théorie générale de l'évolution permet la construction d'une théorie générale de la Terre puis de l'univers, de son histoire, de son devenir, en amplifiant la théorie de Newton, puis en articulant mieux encore microcosme et macrocosme grâce à la relativité découverte par Einstein, amplifiée par ses successeurs jusqu'à l'hypothèse la plus probable, celle du Big Bang. Il n'y a pas de rupture entre ces deux étapes de la science : la vie est circonscrite dans le mécanisme des échanges physico-chimiques, c'est la combinaison des atomes et des molécules qui permet dans certaines conditions

Il faudrait remettre les êtres humains à la place qui est la leur, non de maîtres de la nature, mais partie de la nature qui les inclut et les limite nécessairement.

l'apparition et la reproduction de cellules étroitement dépendantes de leur environnement.

Ces phénomènes, mettant en jeu des multitudes de facteurs extrêmement interactifs, complexes et créatifs, sont donc difficilement prévisibles et contrôlables. Le séquençage du génome ou les simulations climatiques, projets biologiques ou écologiques, en sont de bonnes illustrations. C'est peut-être faute de tels moyens qu'il a fallu attendre le travail de Pasteur, à la fin du XIX^e siècle, pour voir intégrer enfin dans la nouvelle science biologique les amibes observées au microscope, dès le XVII^e siècle, par Leeuwen-



© DIRK INGO FRANKE

hoek. Comme le suggère Edgar Morin, il faudrait donc dépasser la réduction/simplification de la première révolution scientifique pour pouvoir « penser le réel » dans ses interactions et sa complexité, et remettre les êtres humains à la place qui est la leur, non de maîtres de la nature, mais partie de la nature qui les inclut et les limite nécessairement. Or ce retournement nécessaire est bloqué par la force du modèle machinique devenu idéologie utilitariste, les tenants de cette idéologie cherchant à s'approprier et à développer uniquement les bénéfiques techniques et industriels immédiats au détriment des conséquences écologiques et anthropologiques à plus long terme – comme on le voit dans l'industrie du médicament, par exemple. Tout s'est passé comme si la civilisation issue de la science machinique, qui privilégie l'action comme marque de la puissance des hommes, avait mis de côté les conséquences nuisibles de l'interaction avec le milieu dont on n'a découvert que tardivement la dégradation, si on ne l'a pas niée.

Il faut donc prendre de la hauteur pour dépasser ce blocage. Comme l'avance Rousseau dans

Tout s'est passé comme si la civilisation issue de la science machinique, qui privilégie l'action comme marque de la puissance des hommes, avait mis de côté les conséquences nuisibles de l'interaction avec le milieu dont on n'a découvert que tardivement la dégradation, si on ne l'a pas niée.

le Discours sur les sciences et les arts, ce n'est pas l'accumulation, aussi positive soit-elle, des savoirs, des techniques et des richesses, qui caractérise tous les hommes universellement selon leur nature, indépendamment de leur civilisation, mais leur projet éthique. Kant reprendra cette idée en l'approfondissant. Tous deux sont restés sur ce chapitre incompris, comme l'a noté Ernest Cassirer. Cependant, beaucoup d'anthropologues leur emboîtent le pas aujourd'hui.

Reconvertir mentalités et pratiques

De façon analogue, le mouvement écologiste, s'appuyant sur l'interaction entre le vivant et son environnement et les limites qu'elle impose, conteste aux prométhéens leur prétention à réduire le monde et l'Homme à une machine qui se produit, s'achète, se vend et se consomme sans limitation ni régulation. Dès 1818, Mary Shelley avait représenté Frankenstein, le « Prométhée moderne », comme une menace, car il se révèle incapable de maîtriser sa créature tueuse. Plutôt que l'affrontement, c'est la suture entre les deux cultures écologique et prométhéenne qui

s'impose, en sachant que le rapport des forces n'est pas du côté des écologistes. Loin de renier la modernité ou les Lumières, il s'agit de reconfigurer leur ambition, leur exigence et leur rigueur de manière universellement acceptable, de réinscrire les projets humains dans les limites étroites inextensibles de la Terre et de la biosphère, et donc réduire leur inflation galopante, pour survivre tout simplement. Abandonner par exemple l'énergie tirée des stocks polluants non renouvelables, pour choisir l'énergie tirée des flux non polluants renouvelables moins productifs, renoncer à l'agro-bio-industrie intensive, chimique et mécanique, et, pour réduire la pollution, passer à une agriculture et un élevage biologiques localisés et commercialisés en circuit court constituent déjà un défi. Le relever suppose la diffusion des connaissances, le partage des savoirs, l'éducation, la culture populaire, le débat, des reconversions radicales de mentalités et de pratiques, autant de tâches de longue haleine à mener à bien, de manière démocratique si possible, dans un délai très court.

Les citoyens postmodernes du monde que nous sommes ont-ils un autre choix ? En nous interdisant un prophétisme hors de propos, en nous imposant de scruter plus rigoureusement le réel, malgré la force et parfois la violence des utilitaristes, nous ne pouvons que choisir le pari fait par Gandhi contre l'impérialisme, et nous obstiner dans la non-violence pour la construction d'un autre monde qui conserve ses droits à la vie et à l'espèce humaine, et donc à notre commune humanité. Faute de quoi, incapables de changer de vie et de paradigmes, il ne nous resterait qu'à nous résigner à la « fin de partie », comme un destin inévitable dû au hasard et sur lequel nous n'aurions aucune prise ni aucune responsabilité. ●